

Thomas Brail

Avec Florence Besson

# L'HOMME QUI SAUVAIT LES ARBRES



**Dans nos villes et villages :  
Arrêtons le massacre !**

ARTHAUD

L'homme qui sauvait  
les arbres



Thomas Brail

Avec Florence Besson

L'homme qui sauvait  
les arbres

**ARTHAUD** POCHE

© Flammarion, Paris, 2022  
87, quai Panhard-et-Levassor  
75647 Paris Cedex 13  
Tous droits réservés  
ISBN : 978-2-0802-6085-7

*À mon père, à mon fils.*



## PARTIE I





# 1

## Là-haut

Qu'est-ce qu'on est bien, là-haut.

J'ai entrouvert mon sac de couchage pour regarder les feuilles. Partout, des feuilles, la lumière qui passe au travers, le vent qui les caresse, leur frémissement doux. On n'entend pas encore de chants d'oiseaux, ce n'est pas le printemps, et puis c'est Paris. Je reste encore un peu, au chaud dans cette paix, au cœur des frondaisons, les yeux dans les feuillages ; je ne veux pas regarder en bas. Pas tout de suite. Encore un moment dans ma chrysalide. Depuis que j'ai un casque antibruit, je peux m'isoler des voitures, de leur vacarme qui commence, à 5 heures du matin, sur le boulevard. Mais je vois leur pollution monter vers les feuilles, et l'arbre qui absorbe tout ça, en silence, l'arbre qui me protège.

J'ai mal installé mon hamac. Toute la nuit, mon mollet repose sur une grosse charpentièrre, et au matin, ça me fait mal. J'ai beau essayer, je ne trouve pas d'autre solution, et puis, au fond, je crois que j'aime bien cette branche qui me murmure toute la nuit : « T'inquiète, je suis là. » J'ouvre encore un peu le sac de couchage, pour sortir une main, caresser le tronc de mon arbre. Son écorce lisse, douce, on dirait un cou de dinosaure. Ses tons vert-gris, avec ces aplats aquatiques, comme des gouttes d'eau qui s'étalent et dessinent des mondes, ont blanchi avec l'été : j'imagine que c'est ce que l'arbre a trouvé comme astuce pour se protéger du soleil. Il doit avoir soixante ans, ce platane, il est plus vieux que moi. Je le caresse et je lui parle : oui, on dirait un gros animal, calme, tendre, serein. Là-haut, c'est la paix. La sérénité. On n'a pas envie de descendre, une fois bien calé dans les bras de cet éléphant. Je dis toujours que nous venons des arbres : quand nous étions des singes, c'était là que nous montions, au premier danger venu, au moindre prédateur. Notre cerveau reptilien se souvient de ce refuge. Aujourd'hui, ce sentiment, je le ressens plus fort, bien plus fort que quand je

grimpe chez moi, à Mazamet, dans ma forêt : parce qu'ici, en bas, la police m'attend.

Chez moi, c'est la montagne noire. C'est bourré de feuillus, des hêtres, des chênes, des frênes, des peupliers, des châtaigniers, des érables jusque dans mon jardin. C'est sous un grand merisier que j'endors mon fils pour la sieste, et quand il se réveille un peu chiffon, je lui dis « viens, on reste là, regarde les feuilles qui bougent dans la brise », et il est bien, il se rendort encore un peu. C'est ça que je veux pour lui. C'est pour lui que je fais tout ça. Avant de partir, je lui ai écrit une lettre. Je me la répète quand il me manque trop : « Mon fils, je pars demain parce que j'ai peur pour ton avenir. Papa doit aller dire aux gens qui nous gouvernent que la nature se meurt. Que les arbres se meurent, doucement, sûrement, en silence. Papa doit leur dire que ça ne suffit plus les paroles, qu'il faut des actes maintenant, rapides, concrets, qu'on ne peut plus y penser assis derrière un bureau. Je pars parce qu'un jour, toi et tous les enfants de ton âge, vous serez en droit de demander des comptes à ceux qui vous ont précédés. Toi, tu m'en demanderas. Je te répondrai :

“Mon enfant, j’ai fait tout ce que j’ai pu.” Et ce sera vrai. Quand tu seras grand, mon petit bonhomme, que tes muscles auront forci, que nous grimperons ensemble dans le grand hêtre, tu sais, le doyen de tous nos arbres, celui qui a les pieds dans l’eau, au bord du ruisseau, nous nous hisserons tout en haut pour que tu puisses voir, que tu puisses ressentir la force de ce colosse qui ne demande rien à personne et qui nous donne tant. De là-haut, tu entendras mieux le chant des oiseaux, tu pourras sentir toutes ces petites molécules qui rendent heureux, qui apaisent, les phytoncides, tu sais, ces petits organismes qui sont bons pour ta santé, pour ton développement. On prendra bien notre temps, tu sentiras cette connexion secrète avec lui, tu le sentiras vivre sous tes doigts, et ta main, pour un court instant, deviendra bois. Nous venons des arbres, et dans leur cœur, nous ne risquons rien. Je vais revenir, je vais vite revenir ne t’inquiète pas. Parce que j’ai de l’espoir, je crois encore en l’homme, j’espère qu’une petite flamme brille toujours pour le vivant, pour qu’on lui rende justice. Je pars demain parce que dans tes yeux pleins d’innocence mon amour, Papa

a du mal à voir demain. Ton père qui t'aime. »

Pourtant, j'avais autre chose à faire que de m'accrocher à un arbre, des jours entiers, à 17 mètres de haut, au-dessus d'un boulevard parisien. J'ai une famille, une femme, notre enfant et celui qu'elle avait déjà quand elle est venue vivre avec moi. J'ai un bon boulot, que j'aime, grimpeur arboriste, un rêve de gamin, qui m'emmène tout le temps sur les cimes, avec les oiseaux comme dans ce livre que j'ai tant aimé, *Le Baron perché* d'Italo Calvino, où un enfant têtu décide de ne plus jamais mettre un pied à terre. J'ai un potager qui me donne de bons légumes sans que je m'en occupe trop, des dizaines d'arbres fruitiers plantés pour mes quarante ans, un chêne robuste planté pour mon fils, des moutons qui tondent la pelouse naturellement, trois grosses boules de laine timides et têtues qui me réveillent en bêlant le matin pour réclamer leur pitance. J'ai un groupe de rock qui me permet de hurler en yaourt dans des bars le vendredi, des amis, une maison que j'ai construite de mes mains, avec mon père, un grand salon conçu tout autour du bar, pour

faire des fêtes, avec des fenêtres immenses, une maison grande ouverte sur les arbres au-dehors, et des matins de printemps où, pour m'annoncer le lever du soleil, des oiseaux chantent de partout. J'avais une vie qui me rendait heureux.

Allez, debout. Enfin, si on peut dire. Depuis une semaine que je suis là, j'essaie de me dégourdir les jambes, pour qu'elles ne perdent pas en muscles, qu'elles ne me fassent trop souffrir. Ma compagne m'a incité à porter des chaussures aux semelles dures – les miennes étaient molles, mon pied s'écrasait sur les charpentières – et un gros blouson rouge. On a beau être en septembre, il fait frais le soir. J'ai accroché une bâche au-dessus de ma tête, histoire d'être à l'abri les jours de pluie. Pour le reste, j'ai ce qu'il me faut : batteries rechargeables au soleil, bouteilles d'eau, téléphone... tout est accroché à mon baudrier par des cordes et des mousquetons, de ma gourde à mon sac de nourriture. Moi qui dors sur le ventre, qui d'habitude m'agite du soir au matin, depuis que je suis là-haut nuit et jour je vis courbé dans mon hamac, en position fœtale pour éviter que quoi que ce soit ne

m'échappe : le moindre objet qui tombe, un téléphone, une pomme, et c'est l'accident potentiellement mortel. Je suis juste au-dessus de la file des taxis, boulevard Saint-Germain, en plein cœur de Paris.

Ce platane, c'est sur GoogleMap que je l'ai choisi. J'ai tapé « ministère de la Transition écologique », et j'ai vu que c'était là, dans le VII<sup>e</sup> arrondissement, près de la Seine, dans le quartier des ministères : celui de l'Éducation nationale, des Armées, des Affaires étrangères, du Travail... même Matignon n'est pas loin. Un coin bourré de policiers. Je n'avais prévenu presque personne. Juste ma compagne, quelques membres du collectif de Condom, et Ricardo Rey, celui qui a écrit la déclaration universelle des droits des arbres, et devait me loger la veille de mon ascension. J'avais pris deux tee-shirts, deux pantalons, un bon pull, mon hamac, du matériel de grimpe et de la nourriture pour tenir deux ou trois jours.

Je l'ai choisi, cet arbre, parce qu'il était à l'angle du boulevard et de la rue Saint-Simon, juste en face du ministère de la Transition écologique, mais surtout près d'un jardin, avec un beau genévrier et un érable qui lui tiennent un peu compagnie. Il a même une



jolie branche, c'est le seul de tout l'alignement qui part en fourche vers ce jardin, comme s'il lui tendait la main. Surtout, ce platane était trop loin de toute façade pour que quiconque puisse m'asperger de gaz lacrymogène depuis une fenêtre. La veille de mon arrivée, finalement, Ricardo Rey ne pouvait plus m'accueillir, alors j'ai dormi chez une fille d'un collectif pour la défense des arbres, et nous nous sommes retrouvés lui et moi à 5 heures du matin, pour prendre le premier métro. Nous avons marché jusqu'au pied de mon platane, un bel arbre, taillé comme on le fait à Paris bien sûr, pas aussi beau qu'il l'aurait été si on l'avait laissé en paix, mais avec une belle charpentièrre, à 3 mètres de hauteur, assez basse pour que je m'y accroche.

On n'y voyait rien dans la nuit. Je ne pouvais pas grimper comme d'habitude, alors j'ai improvisé une grimpe alternative comme on dit dans mon métier. J'ai enfilé mon baudrier, saisi ma longe et ma corde de rappel. La corde de rappel, c'est la plus longue, celle avec laquelle tu peux redescendre de la cime jusqu'au sol. Ma longe mesurait 5 mètres. Du coup, après l'avoir lancée par-dessus la

4. Comment nous aider à sauver les arbres ? . . . . .	133
5. Nos arbres ne sont pas du mobilier urbain ! . . . . .	141

## Annexe

Ce que l'on doit aux arbres . . . . .	145
Remerciements . . . . .	155

Ce livre a été imprimé sur un papier certifié PEFC à 70 %  
(forêts gérées durablement), avec une encre végétale.  
Le vernis utilisé sur la couverture est un vernis acrylique.

Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP  
à L'Isle-d'Espagnac (16)  
N° d'édition : L.01EBNN000748.N001  
Dépôt légal : avril 2022



Il dit non au massacre des arbres en zone urbaine. Pour protéger ces chefs-d'œuvre de la nature qu'on abat aujourd'hui sans aucun discernement, Thomas Brail s'accroche à leurs branches et campe à leurs sommets. Grâce à lui, la cause des arbres est devenue populaire et largement médiatisée.

Thomas Brail se bat aujourd'hui avec le Groupe national de surveillance des arbres pour que la loi soit enfin respectée et que cesse le massacre. Face à l'incurie des élus et des groupes d'intérêts, ce manifeste est un appel à tous les citoyens pour sauver ensemble nos arbres.

Thomas Brail est arboriste-paysagiste, il entre en résistance en mai 2020 quand il découvre que la ville de Mazamet, où il a travaillé comme jardinier pendant dix ans, entend couper des platanes centenaires pour aménager un parking. Il passe trois jours au sommet de l'un de ces arbres. Après Mazamet (Tarn), Condom (Gers) et Paris où Thomas Brail est resté perché un mois face au ministère de l'Écologie, il est devenu le déclencheur d'une mobilisation générale au secours des arbres menacés d'abattage.

Florence Besson a été quinze ans grand reporter au *Elle*, spécialisée dans les sujets de société. En 2018, elle quitte la rédaction pour se consacrer à l'écologie : elle obtient un diplôme de maraîchage biologique (BPREA). Elle écrit un livre sur ce désir de reconversion, *Toucher Terre* (Flammarion). En 2020, en parallèle de son activité, elle prend la rédaction en chef de la diversification du magazine *Elle* et organise son premier événement green, avec la fondation GoodPlanet.